

Numéro
Souvenir



LE DEVOIR

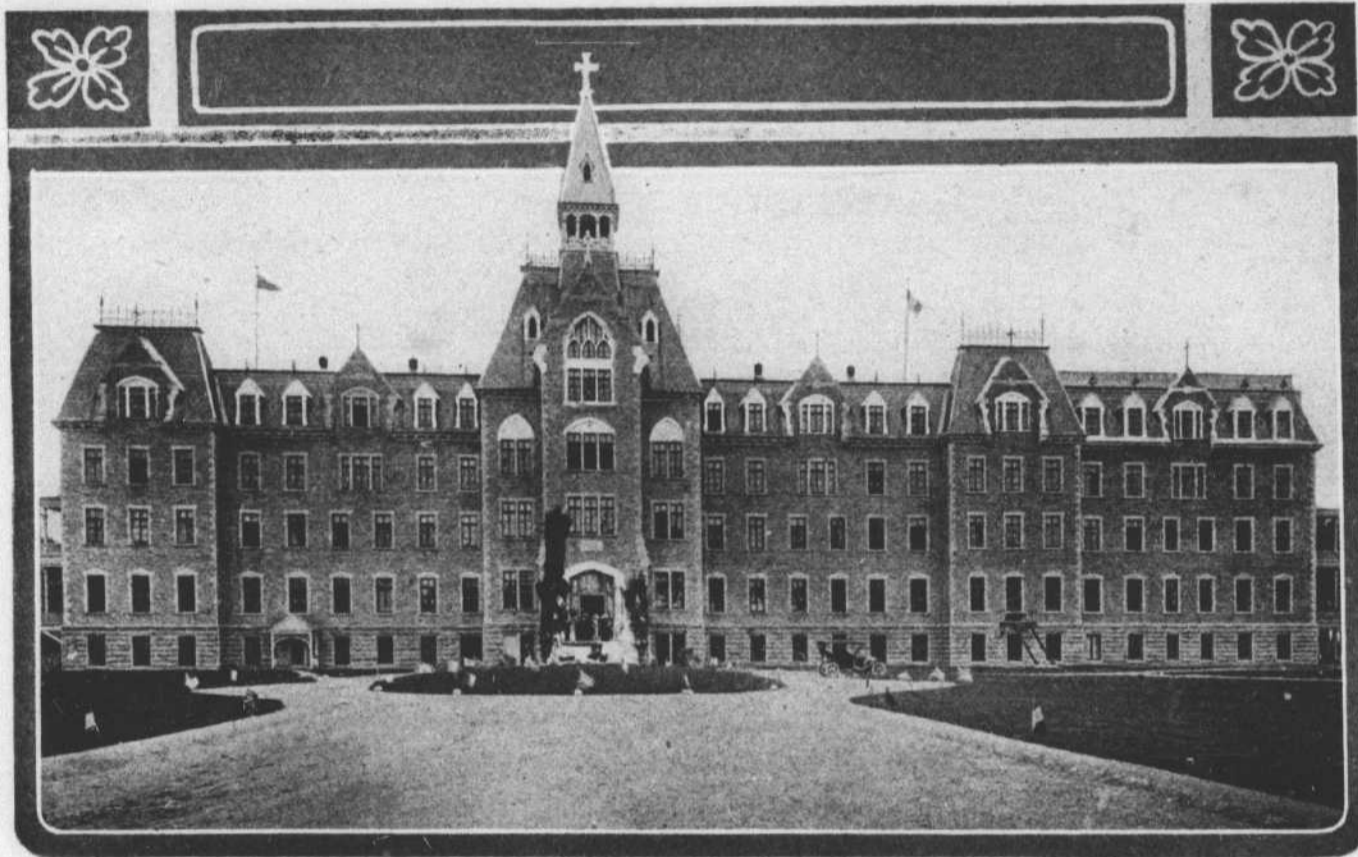
Numéro
Souvenir



Directeur: HENRI BOURASSA

FAIS CE QUE DOIS!

CENT ANS D'ENSEIGNEMENT



LE SEMINAIRE ACTUEL

Le
CENTENAIRE
du
PETIT SEMINAIRE
de
SAINTE-THERESE

1825-1925

Aux anciens et aux amis de Sainte-Thérèse

AU nom du Séminaire de Sainte-Thérèse que j'ai l'honneur de représenter, je suis heureux d'offrir à tous nos anciens et à plusieurs de nos amis un numéro complet du Devoir, avec supplément illustré.

Vous y trouverez le programme détaillé de nos fêtes. Vous le lirez sans doute avec intérêt; plusieurs même aimeront à le détacher et à l'avoir sous les yeux aux jours des fêtes.

Nous croyons aussi que les pages térésiennes qui suivent feront surgir maints souvenirs précieux dans les coeurs térésiens.

Nous devons cette insigne faveur à la bienveillance du Devoir, qui estime qu'une oeuvre d'éducation comme la nôtre mérite non seulement d'être encouragée toujours, mais aussi d'être mise en relief, à l'occasion des grandes fêtes du centenaire.

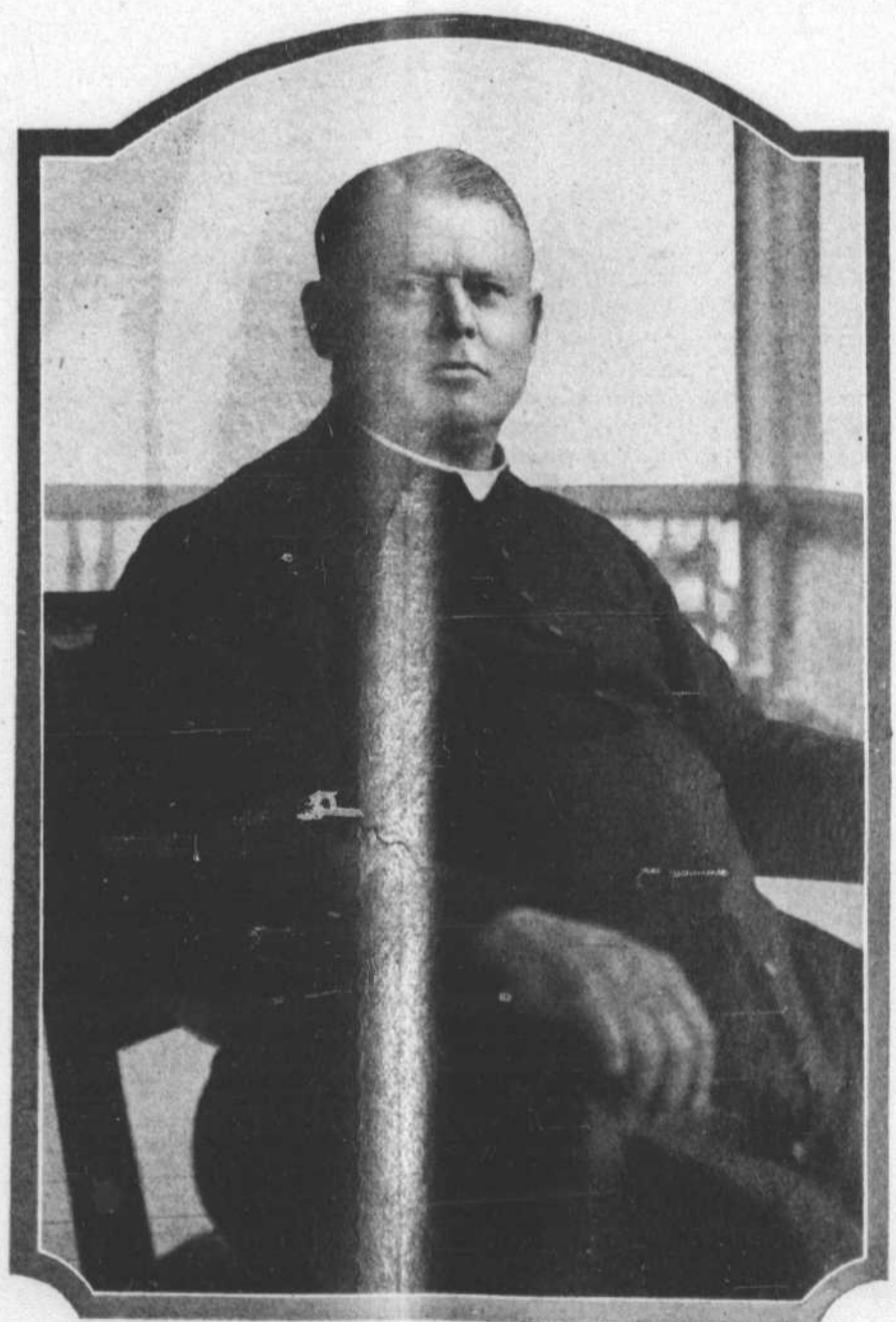
J'exprime donc ma reconnaissance aux Directeurs de ce vaillant quotidien, et pour l'hospitalité généreuse qu'il veut bien nous donner, et pour les bons principes qu'il préconise dans l'intérêt de la religion et de la patrie.

Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour réitérer à nos anciens l'invitation pressante que je leur adressais, accompagnée des voeux et des souhaits de bonne année, dans la livraison de décembre de nos Annales térésiennes. Je cite: "Venez tous, Messieurs les anciens, et qu'aucune raison ne gêne votre retour. Je sais que l'Association des anciens, par son Comité de direction, se propose de faire un don au Séminaire, et est en train d'organiser une souscription. Ce geste de gratitude honore les anciens, et atteste leur piété filiale envers l'Alma Mater. Je me garderai bien d'y contredire, ayant, par devoir, la tâche délicate de cultiver ces plantes savoureuses dans le jardin des âmes qui me sont confiées. Encore faut-il que cette manière tangible d'exprimer sa reconnaissance ne nuise en rien à l'assistance aux fêtes du centenaire.

Donc, mes chers amis, nous tenons à vous voir tous, en ces jours mémorables des 17, 18, 19 juin prochain, où seront réunis sous le toit térézien, avec les nombreux membres de notre grande famille, les représentants les plus autorisés de la religion et de la patrie."

Je vous laisse sur cette dernière et plus chaleureuse invitation, et je vous dis: "Au revoir, au centenaire."

Abbé Joseph-Delphis NEPVEU,
Supérieur.



M. L'ABBE DELPHIS NEPVEU,
Supérieur actuel du Séminaire

Mgr Antoine Labelle patriote

...Ce respect, cette vénération, ce culte qu'il nourrissait pour l'Eglise, il les reportait sur la patrie. De l'aveu général, Mgr Labelle a personnifié le patriotisme le plus pur, le plus généreux. Fût-il jamais un cœur qui a battu plus fort dans la poitrine d'un Canadien que celui du curé Labelle à la pensée de la patrie, qui s'est bercé de plus belles espérances pour son Canada? Il aimait tout dans cette patrie, même ce que j'appellerais l'encadrement. Il avait visité deux fois les vieux pays, parcouru les plus riches contrées où tout est si propre à captiver la curiosité, à éblouir les yeux, à séduire l'imagination: eh bien! il ne trouvait rien de comparable à son pays avec ses spectacles du ciel et de la terre qui en font le cadre délicieux. Nos soleils brillants, notre ciel étoilé, la verdure de nos prairies, les moissons dorées de nos champs, les eaux de nos grands fleuves, les torrents de nos montagnes, nos lacs enchanteurs, la majesté de nos Laurentides, la grâce de nos collines, la beauté de nos vallons, même la richesse de nos mines n'avaient, selon lui, rien de supérieur nulle part. La patrie canadienne avec sa grâce intérieure et sa beauté extérieure, avec ses gloires du présent rehaussées par les gloires du passé, avec sa grandeur actuelle, et sa majesté trois fois séculaire et son progrès rapide; cette image de la patrie planait sur son âme comme une vision ravissante. Aimer la patrie et tout ce qui est de la patrie, ses institutions, ses moeurs, ses usages, ses coutumes, ses grands hommes, c'était la vie de son cœur. Pour lui "tout ce passé était au front de la patrie ce que sont les cheveux blancs et les sillons du temps à une belle tête de vieillard".

Cet amour de la patrie n'était pas platonique chez le curé Labelle; il passait aux actes. Quelle entreprise de chemin de fer ou de colonisation, quelle mesure politique touchant aux intérêts de ses concitoyens, quels projets aptes à développer nos ressources minières, à rendre nos terres plus fertiles, à faire progresser l'agriculture, à améliorer les troupeaux, à créer l'industrie fermière, ont-ils été étrangers à notre patriote?

Cet homme, qu'on a appelé un brasseur d'idées, souvent se recueillait pour creuser ses pensées, trouver, inventer quelque chose de nouveau et d'utile. Il était alors si absorbé par ses projets et le désir de servir son pays, qu'il était difficile de le faire sortir de ses méditations et encore plus de saisir l'exposé de ses plans. Dans ces moments il étalait ses pensées avec rapidité et telles qu'elles se précipitaient hors de son cerveau. Comme elles étaient nombreuses, qu'elles n'étaient bien enchaînées que dans sa tête, qu'il ne prenait point le temps de s'expliquer suffisamment, il nous entraînait à sa suite, sans que nous pussions savoir où nous allions aboutir.

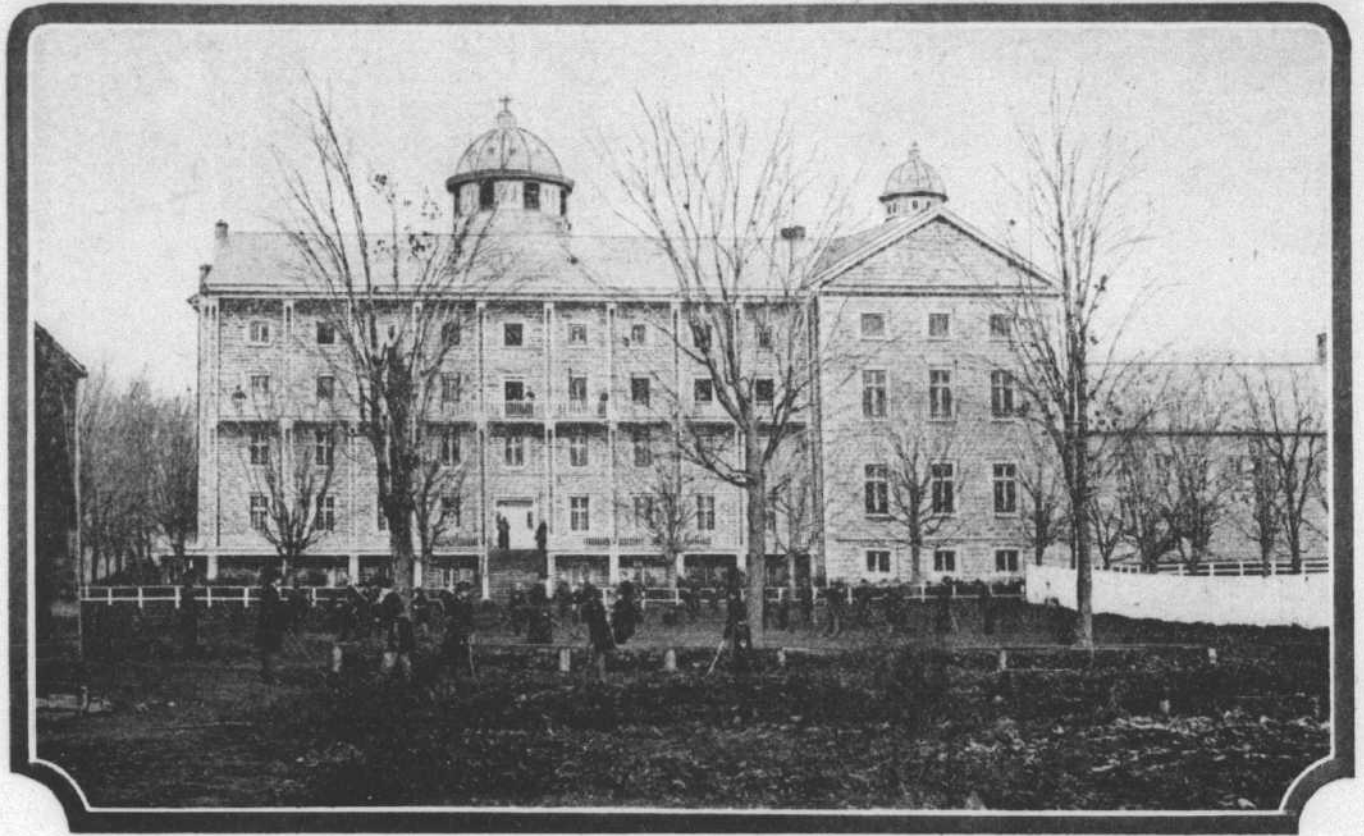
Cet amour de la patrie était généreux. Oh! il est bien facile sur un *husting*, à la tribune, dans une chaire ou dans son fauteuil éditorial de faire du patriotisme! Montés sur un piédestal, au bruit des battements de mains et des hourras, pourvu que nous ayons un beau *verbe* ou une bonne plume, il ne nous en coûte guère de sauver plusieurs fois la patrie en vingt-quatre heures et d'aller ensuite recevoir des félicitations, prendre part à un banquet ou se reposer tranquillement. Mais la patrie en fera-t-elle pour nous un pas de plus dans la voie du progrès?

Ce qui est difficile et demande un grand cœur, c'est la générosité permanente et sans hésitation; c'est se gêner, sacrifier ses biens, ses aises, ses penchants, immoler quelquefois ses sympathies, même ses opinions, mais non ses convictions. N'est-ce pas là pendant vingt-cinq ans?

Sa fortune, ou celle de sa mère, l'a jetée à ses compatriotes; son temps, il l'a dépensé pour eux. Après avoir donné son bien, ne s'est-il pas donné lui-même tout entier, ses pensées, ses sentiments, ses actions et j'ajouterais son corps, son âme, sa vie?

Abbé Siméon ROULX

Extrait des *Annales térésiennes*
(Septembre 1892)



LE COLLEGE DE STE-THERESE EN 1861

LE VIEUX COLLÈGE VERS 1861

Mon cher ami,

Je viens de visiter le collège de Sainte-Thérèse. Tu me demandes toujours de te parler de ce que je rencontre de plus remarquable; tu ne seras donc pas fâché que je t'envoie une petite description de cette maison d'éducation qui s'est fait un nom enviable dans le pays.

C'est un grand édifice, en pierre des champs, à six étages, y compris le rez-de-chaussée et les mansardes. Il est composé de ce qu'on appelle le corps du collège qui peut avoir comme cent dix pieds de longueur, d'une aile d'une quarantaine de pieds de largeur et qui dépasse le corps principal de douze pieds chaque côté, et d'une chapelle attenante au flanc de l'aile, d'environ quatre-vingts pieds de profondeur. Au sud, tout le long de la façade du corps principal, s'étendent deux larges galeries superposées, où les écoliers, quand ils ne peuvent sortir dans leurs cours, vont prendre le grand air; au nord, il n'y a qu'un portique. Le faite est surmonté d'un dôme couvert en fer-blanc comme tout le reste de l'édifice, et que l'on voit de loin briller aux rayons du soleil. La maison est éclairée au gaz et chauffée par la vapeur. Les diverses parties n'en ont paru bien tenues et assez bien proportionnées.

Entre autres, j'ai remarqué la chapelle avec sa voûte cintrée, qui est toute reluisante de blancheur et de propreté; comme une petite église, elle a son jubé et ses deux autels latéraux; des deux côtés du maître-autel, dans des niches pratiquées dans le mur, sont les statues de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph, presque de grandeur naturelle; et au pied de l'autel on voit deux gros anges un genou en terre, les ailes étendues, en adoration devant le saint Sacrement. Les salles de récréation sont très élevées et faciles à être aérées. La salle d'étude est grande,

les pupitres à partir de la tribune vont en s'élevant en amphithéâtre, de sorte que le maître peut d'un coup d'oeil embrasser tous ses élèves. Au-dessus est un petit dôme, tout entouré de fenêtres et dont le plancher n'est autre chose qu'un grand châssis; ainsi les rayons du soleil introduisent en même temps par toute la salle la lumière et la chaleur.

Le collège est situé en dehors du village, un peu en arrière de l'église, en sorte que l'on y jouit de la solitude, du calme nécessaire à l'étude. Au nord du collège s'élevaient les dépendances de la ferme, qui sont considérables et où l'on trouve toutes les améliorations, tout le roulant d'une agriculture avancée. Les cours de récréation sont au sud; il y en a deux, une pour les petits, l'autre pour les plus grands; elles ont chacun leurs jeux de pelote couverts. Entre le collège et les récréations est un parterre, taillé en cinquante figures diverses, où l'on voit mêlées les uns aux autres les fleurs de toutes les espèces et de toutes les couleurs; les prêtres ont un jardin à droite de la maison, et les écoliers un autre au bout de leurs récréations; ce dernier compte douze grands carrés, les élèves les cultivent eux-mêmes, et certes la récolte de cette année leur fait honneur. Au milieu se trouve une ellipse de verdure, sur laquelle est un piédestal surmonté d'une statue de la Sainte-Vierge, c'est la bonne mère qui préside aux jeux de ses enfants. Dans ce jardin encore on a planté un mat élevé, au haut duquel, les jours de fête, flotte le pavillon de l'allégresse. Mais ce qui m'a frappé davantage, ce sont les arbres qu'on s'est plu à planter en si grande quantité. Le collège, le parterre, les cours de récréation sont entourés d'érables dans leur grosseur; à gauche du collège, il y a tout une forêt de moyens érables rangés avec symétrie

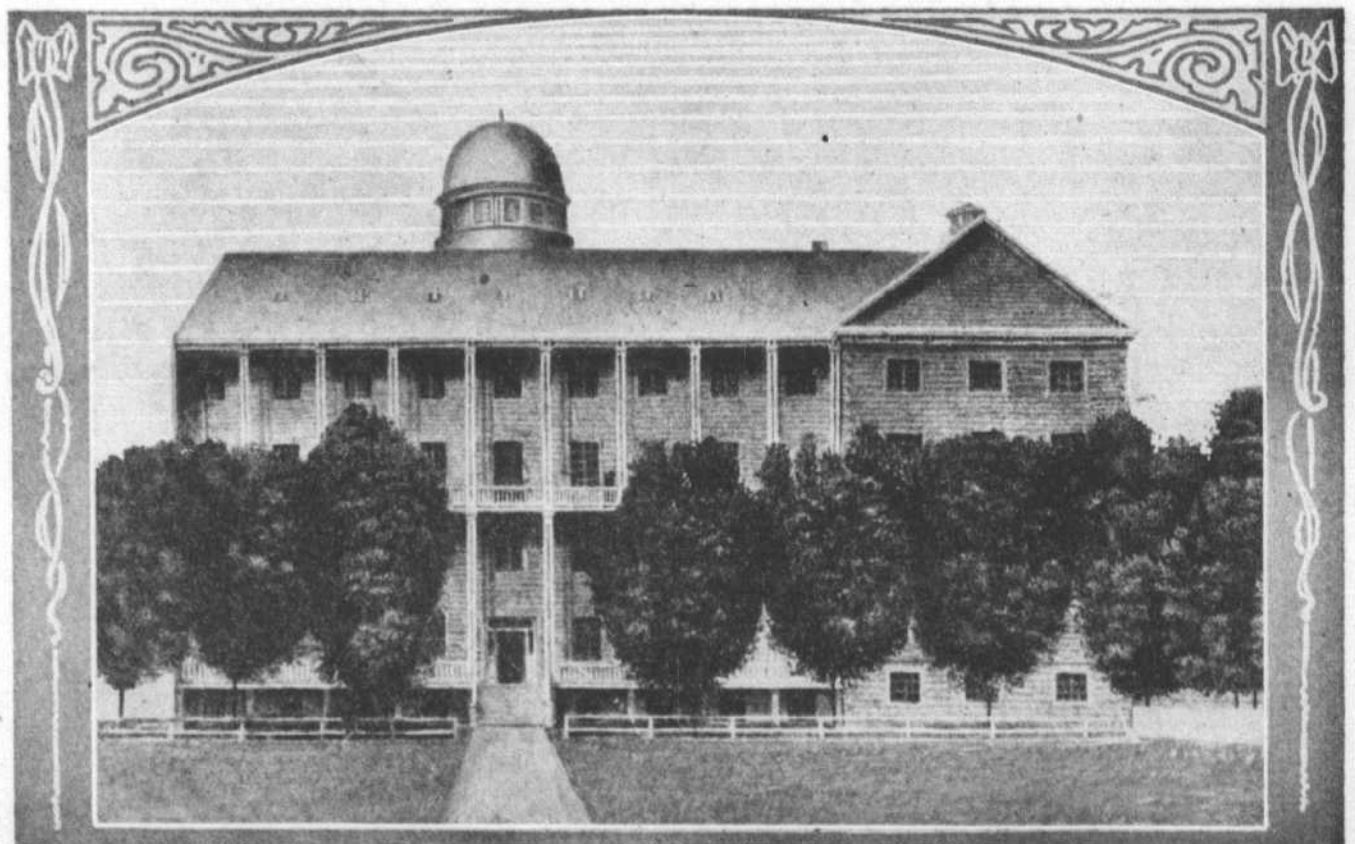
comme un verger. Dans le jardin des prêtres, dans le cimetière, sur le terrain des soeurs, qui se trouvent tout près, s'élevaient des peupliers élancés, de gros bois blancs touffus, de hauts ormes qui surpassent de toute la tête les arbres environnants. Quelquefois sans doute, assis au pied de ces arbres, les écoliers concevaient un sentiment de reconnaissance pour ceux qui leur ont procuré tant de verdure et de feuillage pour récréer leurs yeux et leur jeune imagination, tant de doux ombrages pour les défendre contre les ardeurs du soleil.

Voilà pour les environs immédiats; mais si l'on monte jusqu'au dôme, on jouit d'un point de vue bien autrement étendu. On domine au-dessus de l'église, et l'on aperçoit à ses pieds les maisons du village qui paraissent comme de simples bicoques. Au sud, dans la plaine, serpente la Rivière-aux-Chiens; elle forme à une quinzaine d'arpents du collège un petit lac où l'hiver, quand les eaux sont glacées, les patineurs vont prendre leurs ébats. Au nord, à peu près à la même distance, s'étend un coteau sur la pente duquel, parait-il, a déjà glissé et glissera encore plus d'une traîne sauvage. Si l'on relève les yeux pour regarder au loin, l'horizon s'étend presque de toutes parts à perte de vue, seulement on aperçoit d'un côté la montagne de Montréal parsemée çà et là de toits argentés, de l'autre, la longue chaîne bleue des Laurentides.

Adieu! mon cher ami; tel est le collège de Sainte-Thérèse. Si jamais tu te sens la dévotion d'aller t'y enfermer, je te souhais d'en trouver le séjour aussi agréable que j'en ai trouvé enchanteurs le site et les environs.

J.-B. PROULX

Extrait des *Annales térésiennes*.
(Octobre 1882)



LE COLLEGE EN 1853

Souvenirs térésiens: Mgr N.-Z. Lorrain

Mgr N.-Z. Lorrain est passé à une vie meilleure, selon le mot chrétien... et si juste pour cette mort. Quels furent les travaux, et quelles sont les gloires de cet évêché, d'autres voix, plus autorisées que la mienne, l'ont dit au jour des funérailles ou le diront plus tard par l'histoire. Pour moi, je veux seulement recueillir, ici, les souvenirs térésiens qui se rattachent à cette noble figure d'évêque.

Narcisse-Zéphirin Lorrain arrivait écolier à Sainte-Thérèse, au mois de septembre 1856. Il n'était déjà plus un enfant par son âge, et il l'était moins encore de caractère. Il se rangea tout de suite parmi les écoliers sages, de cette bonne sagesse du collège dont le code se formule en trois mots: bien prier, bien étudier, bien jouer. Bien prier n'était pas chose difficile pour ce jeune homme qui en avait pris l'habitude au foyer paternel; son âme s'ouvrait d'elle-même aux choses de Dieu. Et, selon la parole de l'apôtre, la piété est utile à tout... même au collège. Cet élève pieux ne pouvait être qu'un élève studieux. Il le fut si bien qu'il se plaça à la tête de sa classe et sut s'y maintenir, moins encore par son talent que par ce travail persistant, tenace, — qui, du reste, ne dérangeait point ni ne gênait la récréation. Je me rappelle ce causeur. J'ai encore dans l'oreille ses éclats de franc-rire au milieu de ses confrères. Je vois cet intrépide joueur. Quels beaux coups et quelles belles parties de balle, de ballon, de crosse!!

Ce fut ainsi que le jeune Lorrain monta de classe en classe, honoré des témoignages les plus flatteurs de ses maîtres aussi bien que de l'estime et du respect de ses confrères. L'un d'eux a redit en ces termes, dans les *Annales*, l'impression de ce temps-là: "J'aimais à voir passer devant mon pupitre, placé tout au pied de la tribune, et à regarder ce jeune homme toujours bien mis, grave... un peu austère, dans mon humble opinion d'alors; d'une politesse exquise pour les maîtres, pour les confrères, il commandait le respect aussi bien qu'un régent..." (*Annales*, 1880).

Le jeune Lorrain jouissait évidemment de la faveur publique, puisqu'il fut préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge, premier président de l'Académie Saint-Charles et même capitaine de la milice térésiennne de l'époque. J'ai sous les yeux une photographie de ce capitaine appuyé sur le pommeau de son épée, ayant à ses côtés ses deux lieutenants, Herménégilde Carrière et Alphonse Séguin, deux autres braves, qui furent, eux aussi, de la milice sacerdotale... tombés, eux aussi, au champ d'honneur.

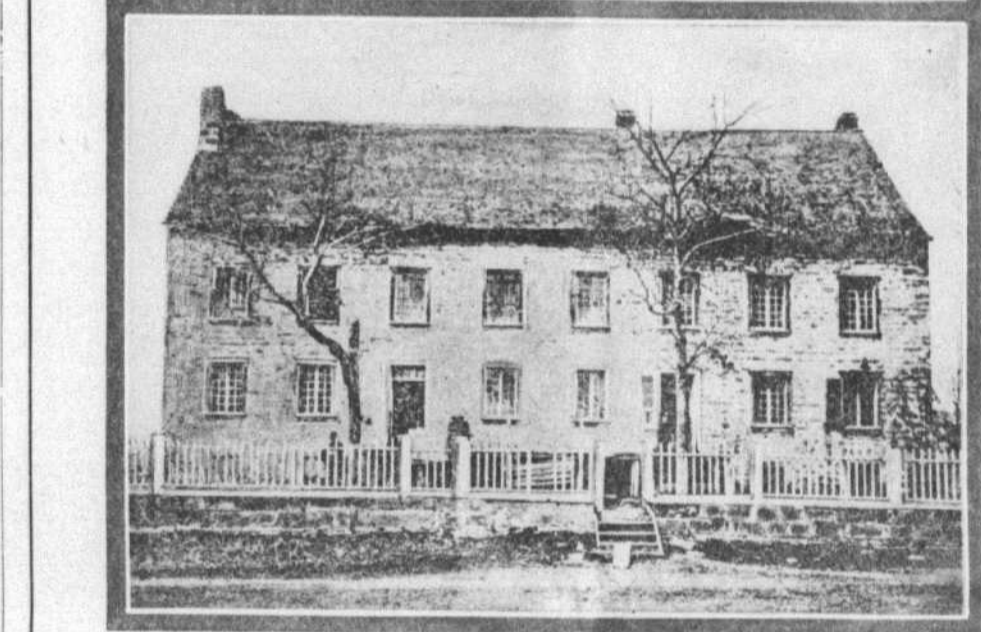
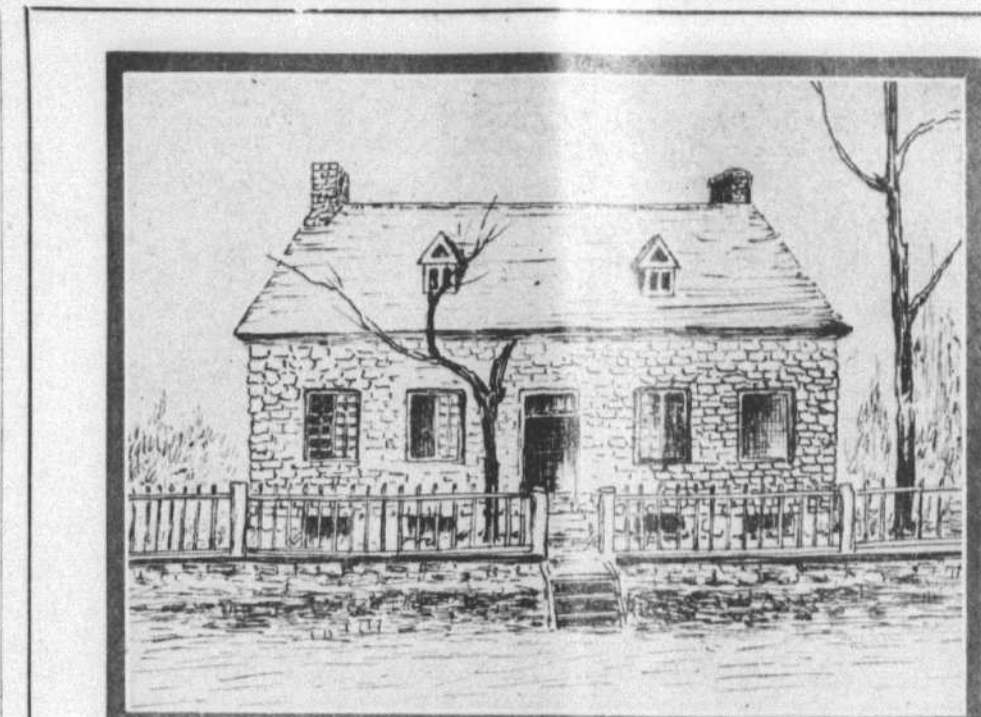
J'ai dit que N.-Z. Lorrain fut le premier président de l'Académie Saint-Charles. Je retrouve de lui dans les *Annales* une étude littéraire qui fut lue en séance publique, le 4 février 1864. Elle a pour titre: "Souvenirs du collège". Si j'étais professeur encore, je voudrais la relire à mes élèves: ils verraient que les académiciens de ce premier âge ne manquaient ni de pensées, ni de sentiments, ni même de style. Celui qui écrivit ces pages voyait s'échapper les derniers restes de sa vie d'écolier: il voulut, du moins, s'en faire des souvenirs qui seraient inoubliables.

"J'en atteste, dit-il, le sentiment le plus cher à mon cœur, le sentiment de la re-

connaissance: les souvenirs du collège resteront gravés dans mon âme. Oui, je veux conserver ce doux trésor, ces gages précieux de mon bonheur d'autrefois. Je veux entendre souvent ces voix du passé, qui me parleront de vous, chers confrères, de vous, maîtres aimés, pour me redire combien il faisait bon d'habiter ensemble, sous le même toit, comme des frères. Je ne connais pas l'avenir que la Providence me destine, mais j'en ai l'assurance, les souvenirs dorés de ma jeunesse feront toujours luire un rayon de bonheur au milieu des épreuves qui rendent la vie amère. Ils seront comme un bain salubre où l'on retrempe ses forces abattues, comme un frais ombrage où l'on se dérobe aux ardeurs du soleil; comme un port assuré où le matelot cherche son refuge au milieu de la tempête." Ce que la Providence destinait à cet élève finissant, c'était cela même qui se dégageait de sa vie d'écolier comme le fruit de sa fleur: la vocation ecclésiastique. A la rentrée de l'année suivante, le jeune Lorrain était encore au collège, mais avec la soutane: séminariste, surveillant, professeur. Et l'on voyait qu'il s'acquittait allégrement de toutes ces fonctions, heureux de donner à Dieu tout ce qu'il avait de force physique, de cœur et d'intelligence. Ordonné prêtre le 4 août 1867, il demeura encore deux ans à Sainte-Thérèse, assistant-directeur des élèves et professeur de sciences dans la classe de philosophie; toujours l'homme du travail et du devoir, le gardien d'une forte discipline, le maître éclairé et prudent qui savait se concilier respect, estime et confiance de la part des élèves.

De Sainte-Thérèse, il passa à la cure de Redford, dans l'Etat de New-York, et de là, à l'évêché de Montréal, où ses fonctions de vicaire-général devaient le préparer à des fonctions plus hautes encore: celles de l'épiscopat.

Ai-je besoin de dire que Sa Grandeur Mgr Lorrain n'oublia point Sainte-Thérèse? Il y fit sa première visite deux mois après sa consécration. Ce fut une joie, mêlée de quelque orgueil, de se faire bénir par cet évêque térézien. Il y eut, en cette circonstance, non pas assaut de compliments flatteurs, mais bien échange mutuel de bonnes paroles, sorties du cœur. On se sentait heureux de pouvoir dire au nouvel évêque: "Monseigneur, ce qui fait l'honneur et la richesse d'une mère, ce sont ses enfants. Aujourd'hui, l'*Alma Mater* salue en votre personne le plus honoré jusqu'ici de ses enfants, le premier évêque qui soit sorti de son sein; de ce bonheur qui lui arrive, comment ne pourrait-elle pas se féliciter et se réjouir? Ce qui rehausse à nos yeux votre dignité, c'est que vous êtes appelé à continuer, dans notre histoire, l'oeuvre de nos premiers évêques. Ils apportèrent l'Évangile aux tribus errantes de nos forêts, et, en même temps, ils couvrirent de leur égide protectrice, les établissements naissants de la colonie française; comme eux, Monseigneur, dans le haut de l'Ottawa, vous avez à implanter la foi chez de pauvres sauvages, vous avez une population nouvelle à façonner aux habitudes chrétiennes et paroissiales. Comme l'épiscopat de ces premiers évêques, le vôtre sera difficile et laborieux, mais il sera aussi bienfaisant et fécond. Nous en voyons le gage dans votre passé. Le zèle que



LE PRESBYTERE DU FONDATEUR EN 1825 ET EN 1840

vous avez déployé dans votre charge de directeur en cette maison, les succès qui ont couronné vos efforts, les traditions de piété, de régularité, de bon esprit que vous avez laissées empreintes dans les moeurs écolières, tout nous dit ce que la religion et le pays peuvent attendre de vous, de votre travail, de votre expérience et de votre dignité."

Et le nouvel évêque répondait:

"Je suis heureux de me trouver aujourd'hui à Sainte-Thérèse, de presser la main à mes anciens professeurs, à ceux qui ont travaillé avec tant de zèle à mon éducation; de revoir mes confrères d'autrefois et mes élèves, devenus à leur tour professeurs et directeurs... Malgré les temps difficiles qu'elle traverse, je vois que la maison de Sainte-Thérèse n'a rien perdu de sa sève et de sa vigueur... Dieu lui-même a voulu lui ménager une faveur en appelant un de ses sujets à la dignité d'évêque, de prince de l'Eglise. Je me

réjouis avec mon *Alma Mater* de l'honneur qui rejaillit sur elle en cette occasion: je ne regrette qu'une chose, c'est que le choix soit tombé sur mon humble personne... Dans le champ d'apostolat qui m'est confié, la moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. Où pourrais-je recruter ces apôtres, pour marcher à la conquête des âmes?... Plus heureux que d'autres évêques, en arrivant dans mon vicariat apostolique, j'ai trouvé un séminaire tout fondé, rempli de prêtres zélés, de jeunes gens d'élite, de pieux séminaristes; ce séminaire, — et en cela je réponds à une question que me posait hier M. le Supérieur, — c'est cette maison si belle et si vaste, qui s'élève sous nos yeux, c'est mon *Alma Mater*, c'est le séminaire de Sainte-Thérèse."

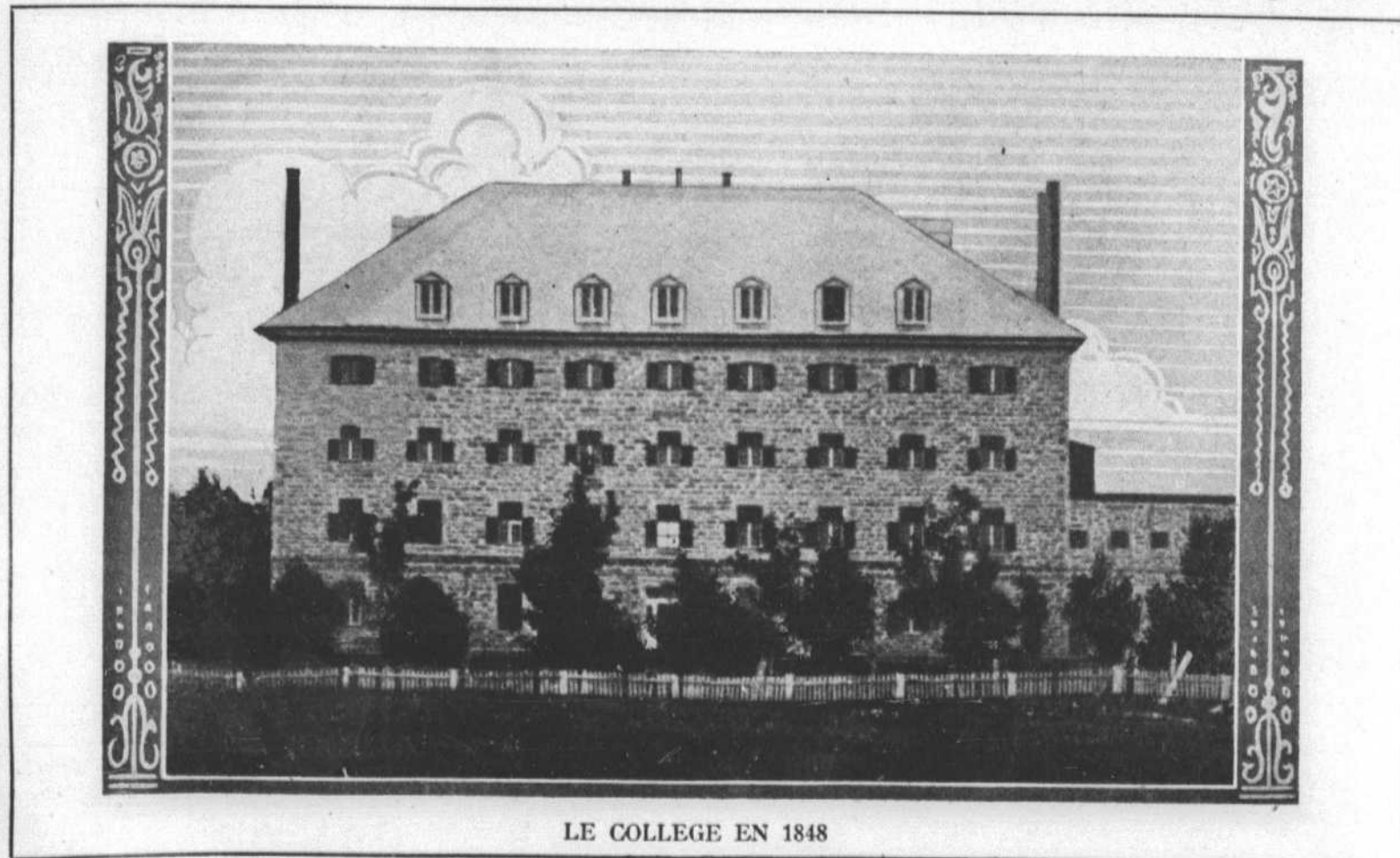
D'autres visites régulières succédèrent à celle-là; et notre hôte distingué s'y faisait toujours si affable, si affectueux, si dévoué!

A la grande fête du 26 juin 1883, par laquelle fut inauguré le nouveau séminaire, Mgr Lorrain était présent et prit la parole: "Cette fête était pour lui une triple solennité: manifestation de foi, de joie et d'amour, témoignage solennel et si légitime rendu au dévouement et à l'esprit de sacrifice... Aussi, quelle oeuvre que celle de l'éducation qui façonne les âmes et construit l'édifice social!"

Il y eut une autre fête vingt-huit ans plus tard à l'occasion de l'acte qu'on venait d'ajouter au séminaire. Mgr Lorrain était présent encore, mais ce fut la dernière de ses visites à Sainte-Thérèse. Il fit, ce jour-là, la bénédiction du nouvel édifice, mais il ne put prendre la parole, ni même se trouver au dîner de la fête. Il était sous l'étreinte du mal qui minait lentement toutes ses forces. Ce qui lui restait encore de vie ne devait être que *labor et dolor*, selon la parole du Psalmiste. Dieu voulait accorder à son fidèle serviteur ce mérite et cet honneur de réaliser, pleinement jusqu'à la fin, sa devise épiscopale: *Non recuso laborem*.

Et, devant cette tombe, moi qui survivais tant de mes élèves, puis-je oublier que j'ai reçu de celui-là des témoignages particuliers, — si expressifs et si nombreux, — de sa reconnaissance?... Mon deuil en devient plus profond et plus ardente ma prière: Qu'il repose en paix.

Chanoine Antonin NANTEL
Extrait des *Annales térésiennes*.
(Janvier 1916)



LE COLLEGE EN 1848

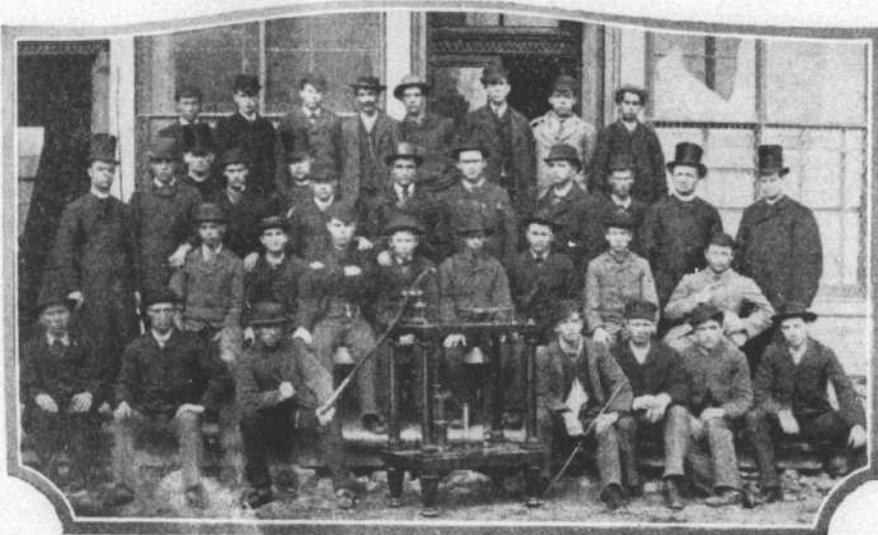
1825



SAINTE-THERESE



LE CASTEL MORRIS EN 1883



L'UNIVERSITÉ MATHIEU EN 1882



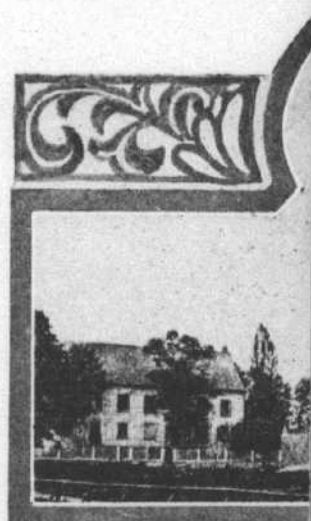
LE COLLÈGE EN 1880: VU DU COTÉ SUD ET DU COTÉ NORD



CHARLES-JOSEPH DUCHARME, Fondateur et Premier Supérieur



LE COSTUME



DEUX FORTERES

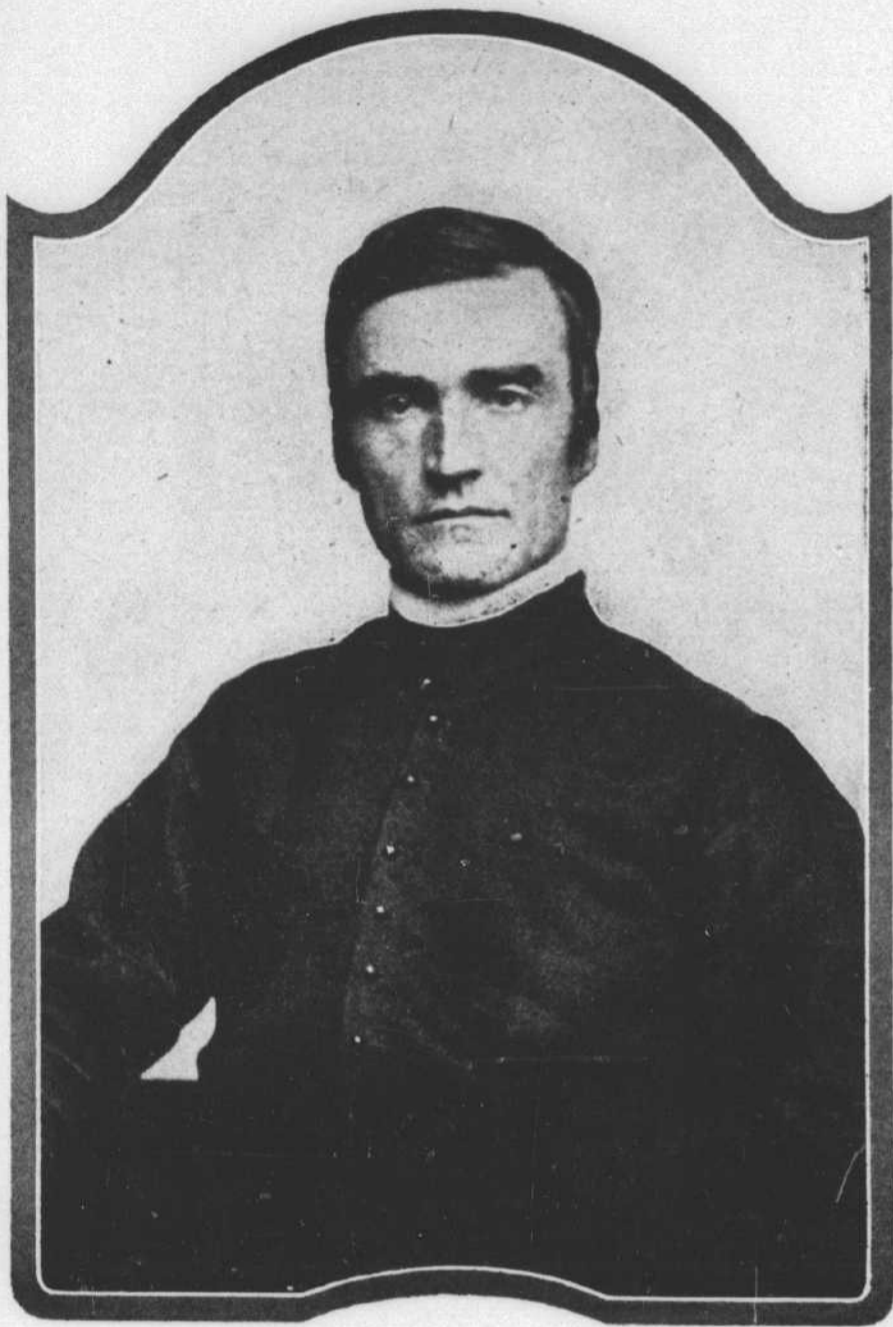


PAYSAGE AIMÉ



LE SCEAU

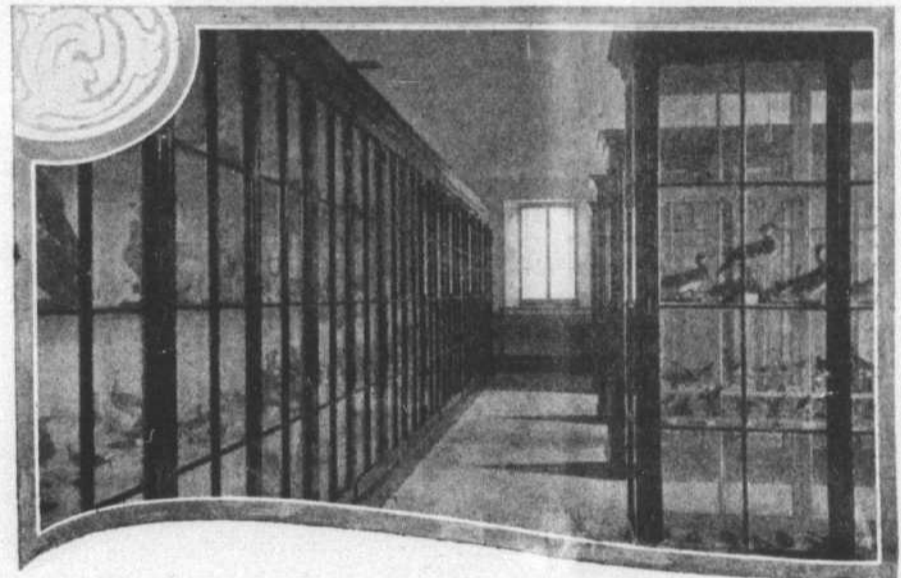
IER ET AUJOURD'HUI 1925



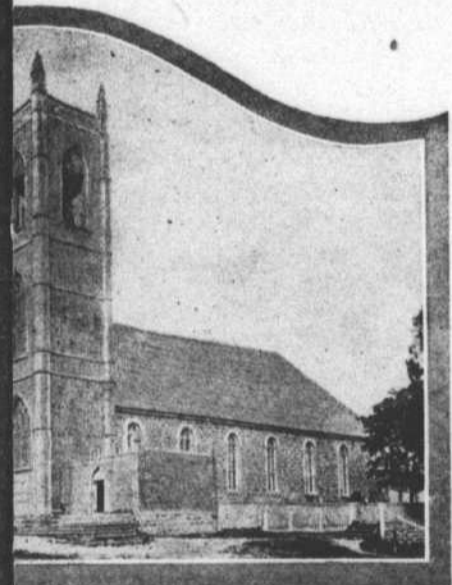
STANISLAS TASSÉ, TROISIÈME SUPÉRIEUR



DANS LES CHAMPS... DE LA SCIENCE



LE MUSÉE



GLISE ET LE COLLÈGE



LA MODE



MGR ANTONIN NANTEL, CINQUIÈME SUPÉRIEUR



M. L'ABBÉ ÉMILE DUBOIS, HISTORIOGRAPHE DU SÉMINAIRE

NAIRE

Après l'étude --- Le plaisir --- Les glissades

Par un beau soleil d'hiver, sous le ciel bleu, au sein d'un air vivifiant qui colore vos joues et dilate votre poitrine, avez-vous jamais gravi la cime des coteaux qui bordent, au nord, les champs de notre Alma Mater? Si, une fois, vous êtes allé jusque là, vous y retournerez, ne fût-ce que pour jouir du paysage qui s'y déroule au regard. Vous avez, derrière vous, toute une ceinture de sapins verts; à votre droite, sont les dômes rayonnants du collège, qui contrastent avec les tours sombres de l'église; et, devant vous, s'étend la plaine semée çà et là de maisons qui se détachent en teintes grisâtres sur la blancheur de la neige. A travers le nuage que vomissent les cheminées, vous voyez reluire à distance les flèches argentées de Sainte-Rose; et, dans le lointain, tout au fond de l'horizon, se dessinent les flancs et la crête du majestueux mont Royal... Mais je me hâte de le dire, si vous êtes écoliers, si vous avez à dissiper les soucis d'un examen ou l'ennui d'une immobilité prolongée, vous n'aurez guère le temps ni l'envie de promener au loin vos regards. A vos pieds est le coteau qui s'incline en une pente rapide; vous vous abandonnez à la "tabagane" et vous voilà emporté dans une course vertigineuse qui vous dépose, en un clin d'oeil, palpitant, hors d'haleine, au bas de la colline.

Février n'est pas le mois des roses, mais il est propice aux glisseurs. Jamais il ne le fut autant que cette année, les nombreuses et brillantes glissades m'ont remis en mémoire des vers d'autrefois, que les Annales veulent recueillir, puisqu'elles ont la tâche de conserver, si humble qu'il soit, tout souvenir de couleur térésiennne.

Ces vers me reportent à ma première enfance. Ils sont toujours les mêmes, ces enfants au sang chaud, au pied remuant. Voyez-les bondir, hors du foyer ou de l'école, affamés d'air, de bruit et de mouvement. J'étais l'un d'eux naguère et je ne me souviens pas que l'hiver eût de neige assez épaisse ou de froid assez piquant pour engourdir notre ardeur. A nous, les bancs de neige; à nous, les giboulées et la poudrière avec ses bruyantes rafales; à nous, la glace vive des mares et des rivières; à nous, la pente des collines; à nous, les émotions de la glissade bondissante, impétueuse, effrénée qui vous emporte dans la plaine, si elle ne vous laisse, au pied du coteau, gisant, blanchi de neige, avec un pantalon déchiré, une jambe meurtrie, peut-être un nez égratigné ou une joue saignante.

J'ai vieilli, depuis, et j'ai vu s'envoler loin, bien loin, les pensées, les goûts, les plaisirs d'un autre âge; envolé, cet essaim bourdonnant des jeux et des ris de mon

enfance; envolées, ces courses folâtres à travers champs, le long des collines, au fond des ravins; envolées, ces heures d'ivresse, à bord du traîneau ou de la "tabagane"! Seul, le coteau est resté; toujours jeune, lui, et recouvert aujourd'hui comme alors de son tapis de neige. Il appelle encore les glisseurs et les glisseurs lui sont fidèles; mais je ne suis plus l'un d'eux... Glissez, enfants, glissez. Pendant que je vous suivrai du regard, mes souvenirs essaieront de rappeler, pour un instant du moins, les joies naïves des jours envolés.

Voici venu l'hiver: la neige éblouissante
Couvre partout les champs comme un
[vaste manteau;

Le ciel est sombre et froid, mais la pente
[est glissante

Tout le long du coteau.

Pars, ô mon traîneau rapide;
Sous mon pied qui te guide,
Vole et ne bronche pas.
Vole au loin dans la plaine
Jusqu'au pied du vieux chêne
Qui s'élève là-bas.

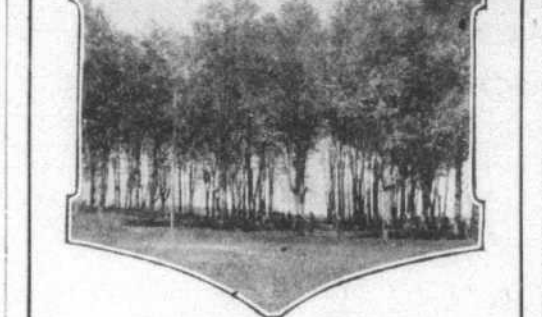
Je parle, et mon traîneau, de longtemps
[immobile

A ma voix ranimé, s'élance avec orgueil;
Et du sommet au bas de la pente facile,
Il glisse en un clin d'oeil.

Je vois fuir la colline, et dans la plaine
[molle
Mon coursier bondissant creuse à peine
[un sillon,
Car il passe léger comme l'oiseau qui vole
A travers le vallon.

La neige, que le vent roule autour de ma
[tête
En tourbillons poudreux, s'élève dans les
[airs

Et du pied, de la main, je hâte sa vitesse
Trop lent à mon désir.
Quand il s'arrête enfin, épuisé, sans ha-
[leine,
Au sommet du coteau je le ramène en-
[cor;
Et là, se ranimant, il bondit vers la plaine
Par un nouvel essor.
Ainsi dans les transports de ma joie en-
[fantine
Sans trêve ni repos je me plais tour à tour
A descendre et monter mille fois la col-
line
Jusqu'au déclin du jour.
Mais quand parait au ciel une étoile qui
[brille,
On m'appelle au logis, et je reviens m'as-
[seoir,
Joueux, près du foyer où la flamme pé-
[tille,
Pour le repos du soir.
Pars, ô mon traîneau rapide;
Sous mon pied qui te guide,
Prends un dernier essor.
Vole au loin dans la plaine
Jusqu'au pied du vieux chêne
Une fois encore!



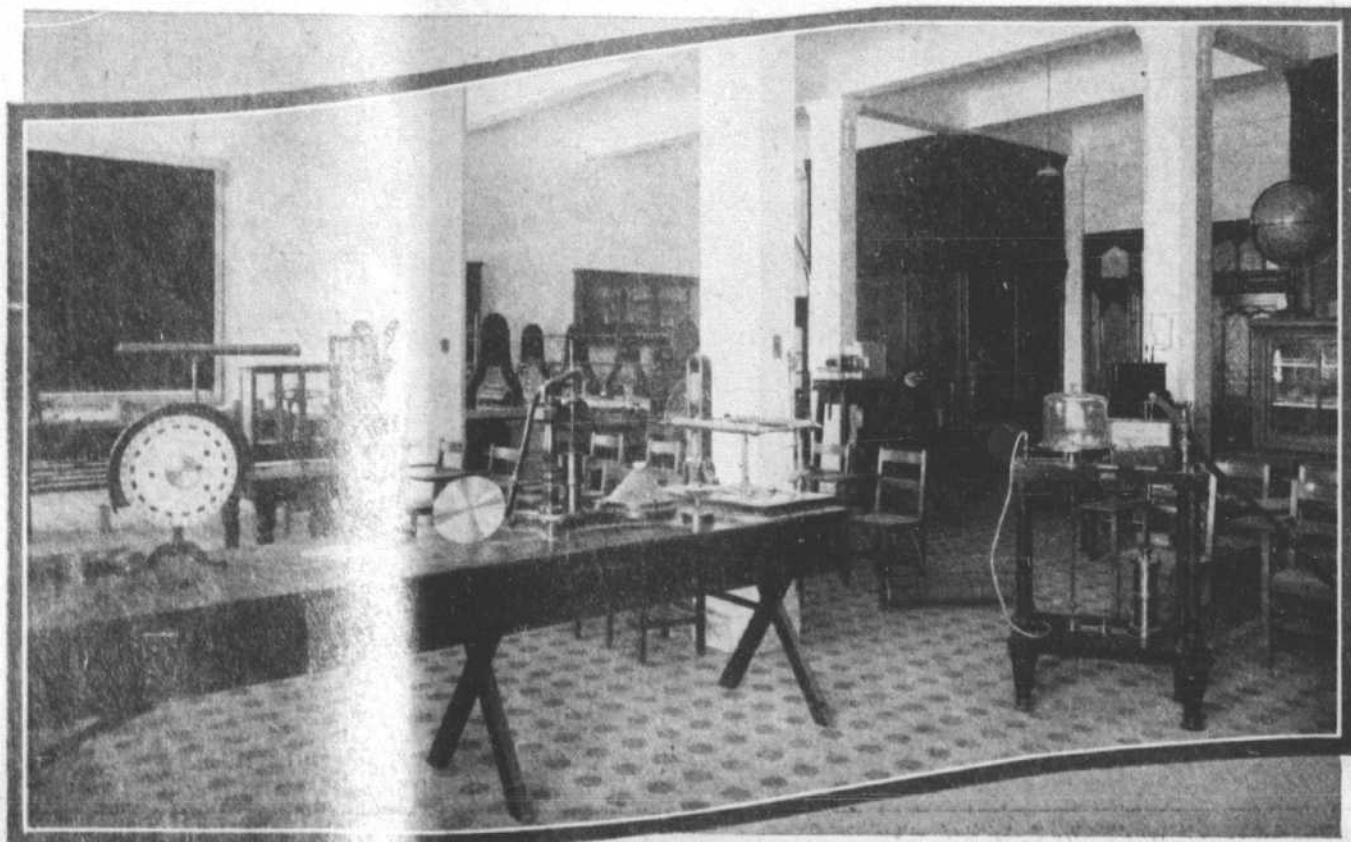
LE BOSQUET

Comme un sable mouvant qu'agite la
[tempête
Au milieu des déserts.
Mon coeur palpite alors plein d'une douce
[ivresse.
Sur mon coursier fougueux je bondis de
[plaisir,

Et du pied, de la main, je hâte sa vitesse
Trop lent à mon désir.
Quand il s'arrête enfin, épuisé, sans ha-
[leine,
Au sommet du coteau je le ramène en-
[cor;
Et là, se ranimant, il bondit vers la plaine
Par un nouvel essor.
Ainsi dans les transports de ma joie en-
[fantine
Sans trêve ni repos je me plais tour à tour
A descendre et monter mille fois la col-
line
Jusqu'au déclin du jour.
Mais quand parait au ciel une étoile qui
[brille,
On m'appelle au logis, et je reviens m'as-
[seoir,
Joueux, près du foyer où la flamme pé-
[tille,
Pour le repos du soir.
Pars, ô mon traîneau rapide;
Sous mon pied qui te guide,
Prends un dernier essor.
Vole au loin dans la plaine
Jusqu'au pied du vieux chêne
Une fois encore!

Abbé A. NANTEL

Extrait des Annales térésiennes.
(février 1881)



SAINTE-THERESE: LABORATOIRE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE

LISEZ Le Devoir

Le journal des gens qui
pensent

Abonnement
Par année - - - \$6.00

Moins de papier
mais plus d'idées

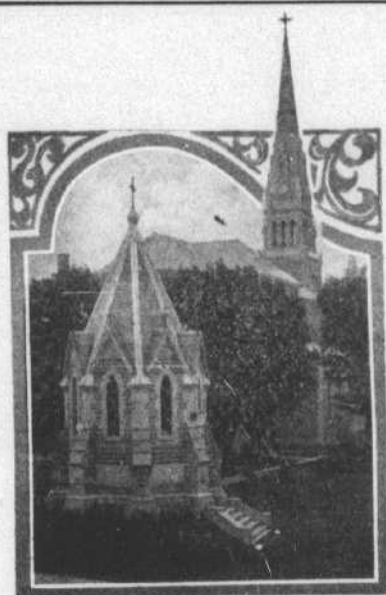
LE DEVOIR

336, Notre-Dame, Est
MONTREAL

Une fin d'année scolaire

Rien de plus intéressant que d'observer la gente écolière à la fin d'une année scolaire. Le *finissant* grave et digne se berce dans les illusions de l'avenir, il est mûr pour le monde, il va partir. L'impression première de ce coeur de vingt ans est un malaise dont il ne se rend pas bien compte. Plus d'une fois il a soupiré après le jour où il lui serait donné d'en finir avec la vie monotone du collège. Aujourd'hui, il y a de la tristesse dans son âme; on ne quitte pas de vieux amis sans éprouver des regrets. Voulant sans doute effacer des fredaines passées, il montre plus d'affection à ses supérieurs; déjà fier de son titre "d'aîné", il aime à répéter à ses jeunes confrères: "Le collègue, c'est le beau temps, vous êtes heureux d'avoir encore à vivre sous le toit de l'Alma Mater." Et il est sincère; son sourire n'est plus écolier; dans ce demain qui l'attire et le berce d'illusions flatteuses, il lui semble distinguer des nuages apportant l'orage. Voilà pourquoi sa joie est fiévreuse, inquiète. On lui a souvent dit que dans le "chemin montant, sablonneux, malaisé,

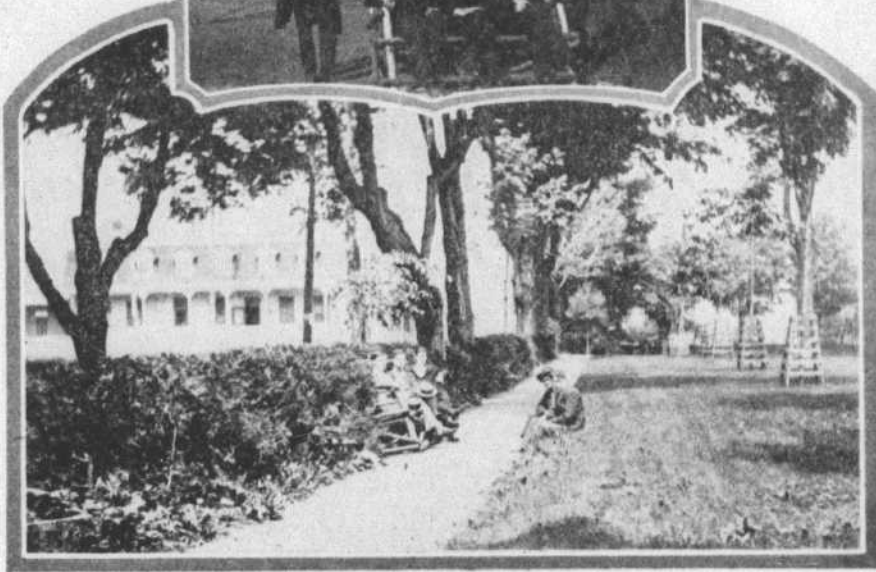
Et de tous les côtés au soleil exposé", qu'il doit suivre, dans ce monde aux brillantes apparences, pour réussir et faire son devoir, seul désormais, il lui faut soutenir bien des luttes, vaincre bien des



L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH

passions, déployer beaucoup d'énergie, en s'appuyant sur le travail et la vertu; il le croit. Mais il est brave, son âme de feu est impatiente de sonder cet inconnu mystérieux, il brûle de prendre une part active aux combats de la vie, et il part plus triste que joyeux, mais plein d'ardeur généreuse. Que la réalité ne brise jamais son courage!

Le *rhétoricien* est tout entier aux triomphes du baccalauréat. Partir pour les vacances avec les honneurs de la victoire, recueillir, tout en se reposant, les félicitations que l'on ne manquera pas de lui prodiguer, cela le fait bondir d'aise et de satisfaction. Ce plaisir est d'autant



L'ALLEE DES PHILOSOPHES

plus grand qu'il voit peut-être dans le lointain miroiter à ses regards le parchemin déployé d'un brevet. Et songez donc: le voici bientôt comptant au nombre des sages du collège.

L'*humaniste* est plus détaché des choses de la vie. Son jeune coeur, voyez-vous, déborde du feu sacré dont parle le poète. Son imagination galope dans des horizons couleur de rose, et le jugement non encore parfaitement équilibré est obligé de suivre clopin-clopant. Arrête, gamin! Chapeau bas! C'est un poète qui passe. Il sait faire gémir la brise dans les branches d'un antique sapin, souffler les autans dans les ruines d'un vieux château, il passe des heures à entendre murmurer le ruisseau, chanter ou babiller les petits oiseaux. Ecoutez-le parlant de Corneille, de Racine, de Lamartine, de Victor Hugo, de Shakespeare, discutant et jugeant sans appel. Ne riez pas. Pour moi, j'aime cet enthousiasme juvénile. Cette âme a quinze ans; il faut qu'elle épanche quelque part l'ardeur qui la fait tressaillir. Puisses-tu, jeune poète, ne pas vieillir et voir toujours à tes regards se dérouler un ciel bleu!

Le *versificateur* est plus prosaïque. Les savantes démonstrations du professeur n'ont pu le convaincre de la beauté d'Homère, de Virgile ou de Tite-Live. Il a épuisé contre le grec tous les gros mots de son répertoire. J'en ai connu qui crachaient au visage de leur dictionnaire, pour se venger d'une racine grecque. Durant l'année il a dépensé toute sa mauvaise humeur, en fabriquant de méchants hexamètres, en écorchant Xénophon, Tite-Live. Aussi que lui veut-on avec ce grec et ce latin? Est-il appelé à déjouer les plans d'un Philippe de Macédoine, à foudroyer un Catilina? Il faut mieux entendre les intérêts de son avenir. Demain, quittant la culotte pour le pantalon, notre petit philosophe chantera sur un autre ton.

L'élève de *quatrième* n'est pas aussi raisonnable. Après tout, il est content de son sort. Il est tout glorieux de défigurer César, de faire défiler devant vous les

quelques mots grecs qu'il a pu apprendre. Travailler au meilleur de sa connaissance, jouer consciencieusement, comme l'on fait à douze ans, dormir le sourire



BOTANISTES EN HERBE

aux lèvres, c'est là sa manière à lui de vivre. Les mois ont coulé joyeux pour notre espiègle et, content, il part pour dire à sa mère, de son air le plus grave, qu'il sait parler grec.

L'élève de *cinquième* a bataillé toute l'année contre les règles de la grammaire. Pensez donc, il avait devant lui grammaires française, anglaise, latine, grecque. Ce n'est qu'à force d'héroïsme qu'il est parvenu à comprendre tout cela; il n'est pas sans fierté, il est devenu savant latiniste, il sait écrire, sans trop de fautes, une phrase française ou anglaise; ses confrères ne l'ignorent point. Pourtant, si grande que soit sa dignité, il l'oublie vite pour courir au foyer paternel avide de baisers et de caresses.

A l'élève de *sixième*, quelle joie apportent les vacances. Son jeune coeur bat vite et bien fort. Depuis dix longs mois il vit loin de son père, de ses frères, de

Exquisses de moeurs écolières!

ses soeurs, de sa mère. Au commencement de l'année, déposant un dernier baiser sur son front, sa mère lui disait d'une voix tremblante: "Sois homme, Edouard, travaille bien; dix mois, c'est vite passé." Dix mois pour lui, mais c'était pour lui la fin des temps; et demain il va revoir sa mère, non plus au parloir, mais là-bas au foyer de son enfance. Il trépigne d'impatience; voyez, comme il s'agite sur son banc, en classe, à l'étude; en récréation, cris et gambades expriment la joie débordante de son âme; à la chapelle il se contient, il prie silencieux, recueilli autant qu'il le peut, mais les grains de son chapelet courent plus vite entre ses doigts. Jésus écoutant sa prière naïve et su déposer cette timidité, cet air embaïtré doit sourire. Durant l'année, il a rassé qu'ont les nouveaux venus dans un collège; il a maintenant l'allure dégagée d'un collégien. Coeur ouvert, esprit espiègle, et il ne sait pas encore pleurer. Va, jouis, enfant, de tes premières vacances sous le regard de Dieu.

Pour nous, professeurs, nous jouissons de votre bonheur, mais non sans éprouver de l'ennui et quelque tristesse. Vous partez, et nous vous aimions.

Abbé Aristide SAURIOL

Extrait des *Annales térésiennes*.

(Juin 1893)

M. le Juge Routhier orateur

... Les oeuvres oratoires de M. le Juge Routhier suffisent à elles seules pour le classer parmi nos grands hommes. Elles sont du reste, croyons-nous, entre tant d'autres, son plus beau titre de gloire devant la postérité. Deux volumes de *Conférences et Discours* (in-8-434 et 426 pages) ont été publiés, le premier en 1889 et le deuxième en 1904. Un troisième était en préparation quand M. Routhier est mort. Le premier volume contient 21 morceaux, le deuxième, 36, le troisième en devait avoir 17, en tout, 74 conférences et discours, donnés ou prononcés, ici ou là, dans des circonstances solennelles. Ils ne sont pas tous d'égale valeur, mais ils sont tous intéressants, évocateurs d'histoire, vibrants de foi, substantiels et personnels. Cet infatigable écrivain était aussi, et peut-être surtout, un puissant orateur. Nous l'avons déjà dit, même sous les glaces de l'âge, il avait su demeurer jeune. Il avait sa manière bien à lui. Les comparaisons tirées de la nature, les rapprochements trouvés dans l'histoire, les considérations élevées et les réflexions les plus heureuses, tout lui venait à point. Il préparait soigneusement ce qu'il avait à dire. Mais on éprouve parfaitement en le lisant, on sentait davantage en l'écoutant, qu'il restait maître de lui-même et n'était jamais l'esclave de son texte...

Grand et bien musclé, la tête haute et fière, le geste large, un peu solennel, mais très varié et très expressif, il allait d'une voix chaude, bien timbrée, vivante, nuancée, et parfois si émue et si vibrante qu'il trouvait tout naturellement le chemin des coeurs, en même temps que son argumentation impeccable convainquait les esprits. Il ne s'astreignait pas, la plupart du temps, aux divisions classiques, mais ses discours étaient toujours savamment ordonnés, sa langue riche et abondante, son style souple et imagé. Cette éternelle jeunesse de ton et d'allure qu'on lui a parfois reprochée le faisait goûter et aimer des jeunes en particulier. Il n'était jamais banal....

Abbé Elie AUCLAIR

Extrait de la *Revue Canadienne* (Mai et juin 1921)



LA CHAPELLE DU SEMINAIRE DE SAINTE-THERESE

PAGE D'HISTOIRE

Le Petit Séminaire de
Sainte-Thérèse

par l'abbé Emile Dubois



En octobre 1816, date où Messire Charles-Joseph Ducharme entra comme curé à Sainte-Thérèse de Blainville, le maître et la maison d'école manquaient également dans ce centre important du comté de Terrebonne. Il fallait agir sans tarder, car, en ce temps-là, on voyait surgir un peu partout dans notre province catholique et française l'école anglaise et protestante. Ducharme, au prix de sacrifices inouïs, bâtit à ses frais une école paroissiale. Vaincus sur ce terrain, les protestants de Sainte-Thérèse, guidés par l'orangiste Porteous, rêvèrent d'installer tout à côté du presbytère térézien une Académie royale. "Pour parer le coup, écrit l'illustre curé de Blainville, je me mis à enseigner le latin à cinq ou six jeunes gens qui montraient des dispositions favorables pour l'étude." Ce sont les débuts simples, modestes, mais à la fois touchants et pathétiques de notre maison d'éducation. C'est la genèse d'une grande oeuvre.

En 1830, M. Ducharme avait conduit le premier cours térézien jusqu'à la rhétorique. Un de ses élèves, Joseph Duquet, manifestait des aptitudes remarquables pour l'enseignement. Avec son aide, le fondateur va organiser son collège sur des bases plus larges. Chaque année de nouveaux élèves viennent se joindre aux anciens, si bien qu'en 1837, le cours d'études est complet des Eléments à la Philosophie.

Ces premiers cours bien rudimentaires se donnaient dans le grenier poussiéreux et sombre du presbytère, puis, vers 1834, dans une maison appelée le *collège jaune*.

En 1837, le curé de Blainville crut que le temps était venu d'intéresser à son oeuvre l'autorité épiscopale. Il va trouver en Mgr Bourget, alors coadjuteur de Mgr Lartigue, un ami, un père, un dévoué protecteur. En 1841, l'institution naissante est érigée en Petit Séminaire; l'autorité épiscopale lui donne ses règlements et constitutions. En 1845, le Séminaire est incorporé civilement.

Viennent maintenant les épreuves de toutes sortes, les misères intérieures et extérieures, la maladie du fondateur et sa mort après des années de souffrances physiques et morales, l'oeuvre bâtie sur les règles formulées par le Concile de Trente restera inébranlable.

A la mort de M. Ducharme, en 1853, le Séminaire de Sainte-Thérèse abrite déjà au delà de 130 enfants qui ont un costume spécial — redingote noire avec nervures blanches, casquette et pantalon de même couleur, — des règlements sévères, des fêtes intimes et publiques qui leur créent un esprit bien à eux. La communauté loge à cette date dans une grande maison en pierre des champs de 112 pieds de longueur sur 66 de largeur. L'oeuvre s'annonce immortelle.

Celui que la Providence avait marqué pour asseoir le Séminaire sur des bases matérielles, intellectuelles et morales inébranlables, fut M. Stanislas Tassé. L'homme au physique est grand et sec. Sa figure émaciée dit la rigidité de sa vie. Au moral, Tassé, à une vertu solide joint de la volonté, de l'énergie, des connaissances étendues en littérature, en sciences et en pédagogie. C'est un éducateur remarquable. Il va placer Sainte-Thérèse au niveau des autres maisons d'enseignement de la province. Il applique avec fermeté nos programmes d'études et nos règlements. Il crée des moyens d'émulation. Il surveille, il encourage, il récompense, il punit. Sous son initiative des associations pieuses et littéraires surgissent. C'est sous son règne que s'introduit dans les coutumes téréziennes cette belle série de fêtes intimes ou publiques qui brisent la monotonie d'une année scolaire.

Quand il quitte Sainte-Thérèse définitivement, en 1870, la Corporation du Petit Séminaire n'a qu'une faible dette et possède une maison agrandie par deux fois et des propriétés de plus de 400 acres d'étendue. Les successeurs de M. Tassé n'auront qu'à glaner dans le vaste champ qu'il a cultivé avec fermeté, avec savoir, avec piété.

Les épreuves n'ont pas manqué à ceux qui, à la suite des Ducharme et des Tassé, conduisirent l'oeuvre térézienne. En 1875, le jour même des brillantes fêtes du cinquantième, en présence de la famille térézienne accourue nombreuse à l'Alma Mater, un incendie détruisait les dépendances du collège. Ce fut bien pis le 5 octobre 1881. Cette fois le Séminaire lui-même était ruine de fond en comble. La charité publique seule permit aux éducateurs téréziens de relever de ses cendres l'oeuvre de M. Ducharme. C'est avec raison qu'on a écrit au frontispice de la maison térézienne ces lettres: *Quod incendium delevit, restituit religio et patria*.

Depuis ce temps, le Séminaire n'a cessé de marcher vers un réel progrès. Une chapelle a surgi de terre en 1898, grâce au dévouement de M. l'abbé Pilon; une aile neuve, du côté sud, s'est ajoutée au bâtiment primitif; le centre, reconstruit en béton armé, est capable de défier tout incendie; les cuisines et les réfectoires se sont agrandis et embellis. Les écoliers trouvent à Sainte-Thérèse l'espace, l'air pur, une discipline forte et paternelle.

Nos bibliothèques et nos laboratoires de physique et de chimie se sont enrichis. C'est l'oeuvre de deux prêtres modestes: Joseph Valiquette et Joseph Mignault.

Sainte-Thérèse, entourée d'une famille aimante, groupée en associations, peut défier l'avenir.

Abbé Emile DUBOIS

Programme Officiel des Fêtes



EXCELSIOR

Au
SÉMINAIRE
de
SAINTE-THÉRÈSE
17-18-19 Juin 1925



La roche térézienne

LE MERCREDI, 17 JUIN, 1925
à 8 hres p. m.—heure solaire.

- 1° Ouverture: Orchestre.
- 2° Discours: a) Monsieur le Supérieur.
b) Son Excellence le Délégué Apostolique.
c) Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur.
- 3° Chants: a) *Chant du crépuscule*, par C. Frank.
b) Extrait d'*Athalie*, par F. Mendelssohn-Bartholdy.
c) Extrait de la *Rédemption*, C. Gounod.
La chorale des élèves.
- 4° Adresse aux Anciens: M. Germain Lalande, élève finissant.
- 5° Réponse des Anciens: M. le sénateur L.-O. David.
- 6° Distribution des prix d'honneur.
- 7° Cantate de la sortie.
- 8° *O Canada*.

LE JEUDI, 18 JUIN, 1925.

- 1° A 9 hres—heure solaire—Messe pontificale célébrée dans l'église de Sainte-Thérèse par Son Excellence le Délégué Apostolique. Sermon par Monseigneur Alfred Langlois, évêque auxiliaire de Québec.

Monseigneur Georges Gauthier, coadjuteur de Montréal, et Nos Seigneurs Emard, d'Ottawa, Larocque et Gagnon, de Sherbrooke, Forbes, de Joliette, Rouleau, de Valleyfield, Decelles, de Saint-Hyacinthe, Limoges, de Mont-Laurier, Deschamps, auxiliaire de Montréal, Hallé, de Hearst, Conroy, d'Ogdensburg, Abbé Mitré, d'Oka, ont promis d'assister.

- 2° A 11 hres.—Dévoilement du monument Ducharme par Son Excellence et éloge par l'abbé Elie-J. Auclair.
- 3° A 12 hres 30.—Banquet.
A 2 hres p. m.—Discours en plein air.
Discours par le supérieur, Mgr Gauthier, M. le Premier Ministre, M. le chef de l'Opposition provinciale, M. le Secrétaire provincial, M. D. Filia-trault, maire de Sainte-Thérèse, et Mgr Nantel.
- 4° A 3 hres p.m.—Congé jusqu'à 6 hres p. m., heure du souper.

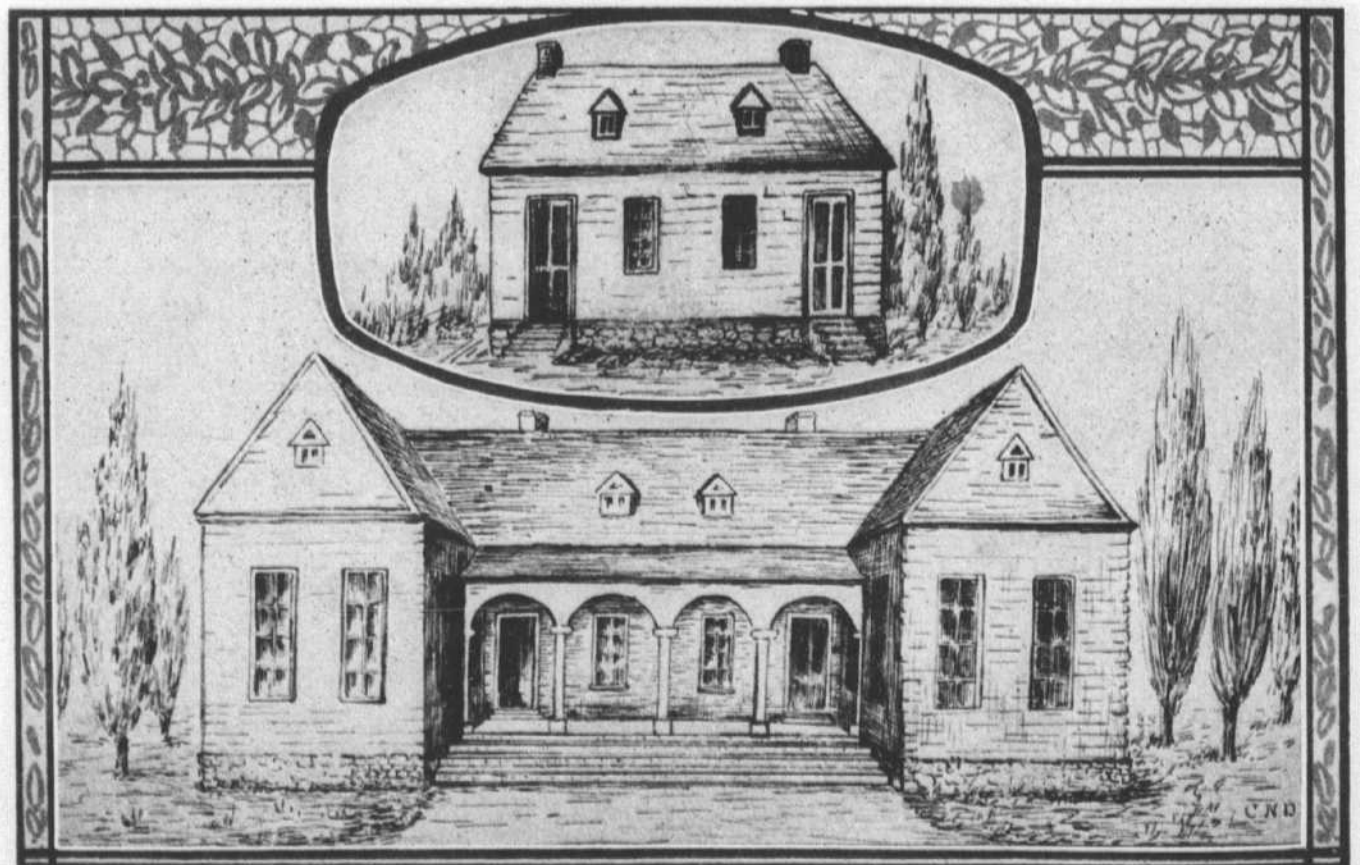
5° A 8 hres p. m.:

Pèlerinage à l'oratoire Saint-Joseph.

- a) Fanfare.
- b) Discours par Mgr Avila Cherrier, P.A., Vicaire général de Winnipeg: "Le collège et son rayonnement dans l'Ouest canadien."
- c) Chanson canadienne par le notaire W. Proulx.
- d) Discours par M. Joseph Monette, avocat de Lawrence: "Le collège et son rayonnement dans l'Est américain."
- e) Fanfare.
- f) Discours par Mgr Herménégilde Cousineau, P.D., curé de Saint-Pascal-Baylon: "Le collège et la formation classique."
- g) Chanson canadienne par le Dr Verschelden.
- h) Discours par l'honorable André Fauteux: "Le collège et la formation littéraire."
- i) Choeur: *Chants canadiens*, par Gagnon.
- j) Discours par l'abbé Noël Fauteux, curé de Sainte-Claire de Tétreaultville: "Le collège et la formation religieuse."
- k) Chanson canadienne par le professeur E. Corbeil.
- l) Discours par le juge Avila Wilson: "Le collège et les professions libérales."
- m) Fanfare.
- n) Discours par M. Paul Mercier, avocat, député de Saint-Henri-Westmount: "Histoire et science".
- o) *O Canada*.
- p) Feu d'artifice.

LE VENDREDI, 19 JUIN, 1925

- 1° A 9 hres a. m.—Messe solennelle, célébrée dans la chapelle du séminaire, pour tous les anciens et amis décédés.
- 2° A 10 hres a. m.—Distribution des prix, suivie de la sortie des élèves.
- 3° A 11 hres a. m.—*Schola vacante*.



LA MAISON ROCHON DEVENUE LE COLLEGE JAUNE